

# Comment peut-on être Sarkozy ?

C'est un regard curieux, informé et ironique que Philip Gourevitch, journaliste au « New Yorker », pose sur la France, ses citoyens et son président

RAPHAËLLE RÉROLLE

Ce qu'il y a de bien, avec lui, c'est qu'il n'est pas poli. Ou, pour le dire autrement, peu enclin à emballer la vérité dans du papier de soie. Philip Gourevitch est courtois, mais il ne cherche pas à faire plaisir. Aussi le regard que cet écrivain et journaliste américain porte sur la France, pays des belles manières, est-il piquant – et, par là même, intéressant. Dans un petit livre qui vient de paraître (la version traduite et augmentée d'un article publié, en décembre 2011, par le célèbre hebdomadaire *The New Yorker*), cet observateur joue le rôle du candide sur la scène politique française. Né en 1961, membre de la rédaction du *New Yorker* depuis 1997, journaliste en vue aux Etats-Unis, et multiprimé pour ses livres, Gourevitch est un Persan, façon Montesquieu. Il regarde le paysage politique français avec curiosité, mais non sans une certaine dose d'ironie.



À LIRE

« NO EXIT.

**NICOLAS SARKOZY ET LA FRANCE PEUVENT-ILS TROUVER UNE ISSUE À LA CRISE EUROPÉENNE ? »**

de Philip Gourevitch  
(Allia, 96 p., 3,10 €).

« NOUS AVONS LE PLAISIR DE VOUS INFORMER QUE, DEMAIN, NOUS SERONS TUÉS AVEC NOS FAMILLES »

de Philip Gourevitch  
(Gallimard, 2002).



Nicolas Sarkozy avec Barack Obama au sommet du G20 de novembre 2011, à Cannes.

LIONEL BONAVENTURE/AFP



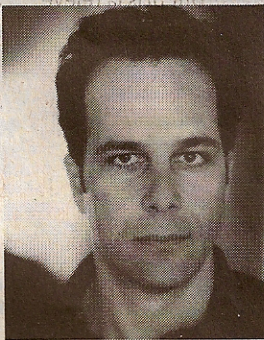
Un Persan assez informé, tout de même, qui vivrait dans un monde global. Et dont l'histoire familiale a des racines de ce côté-ci de l'Atlantique, puisque sa mère est née en France. Ses grands-parents, qui venaient d'Allemagne, se sont rencontrés à Paris, d'où ils sont ensuite partis en direction des Etats-Unis à la veille de la seconde guerre mondiale. Cet héritage en fait un excellent témoin : juste assez près pour se repérer, juste assez loin pour se laisser surprendre. Et surtout à l'abri des passions nationales.

No exit, pour lequel il a rencontré nombre d'intellectuels et de personnalités politiques, n'est pas seulement un portrait de Nicolas Sarkozy, même si c'est son point de départ. Et pas non plus une promesse de scoops : ce petit texte, sous-titré « *Nicolas Sarkozy – et la France – peuvent-ils trouver une issue à la crise européenne ?* », vaut surtout par la capacité d'étonnement de son auteur. C'est la façon dont il observe ce théâtre et ses acteurs qui jette sur notre Magic Circus hexagonal un jour à la fois vif et cruel.

Au départ, donc, il y a Sarkozy. Pourquoi lui ? A cause du goût de Philip Gourevitch pour le mystère. Ou de son aversion pour l'opacité, c'est selon. Journaliste, il ne veut pas expliquer des choses qu'il connaît, dit-il en souriant, mais chercher la clé de ce qui l'intrigue. « *Comprendre comment ça marche.* » La base du métier, mais pas toujours une règle, en France. C'est dans cet état d'esprit qu'il a écrit sur le comportement de l'armée américaine en Irak (*The Ballad of Abu Ghraib*, Penguin, 2008), ou sur un fait divers survenu à New York en 1970 (*A froid*, Denoël, 2002).

Cette passion de l'investigation l'avait auparavant conduit au Rwanda, pour tenter de faire la lumière sur le génocide de 1994. De sa longue enquête, il a tiré un livre passionnant, son premier, *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*. Au passage, il a aussi amélioré son niveau de français, cette langue dont la défense frénétique lui semble un signe légèrement ridicule d'« *insécurité* » nationale.

Toujours est-il qu'il fut l'homme de la situation quand l'énigme Sarkozy vint au centre d'une conférence de rédaction, au *New Yorker*. « *Tout le monde s'accordait sur le fait que le président français jouait un grand rôle sur la scène internationale* », explique Gourevitch, ajoutant que Nicolas Sarkozy est sans doute l'homme politique européen « *le plus visible* » aux Etats-Unis, où il a réussi à donner l'impression que les intérêts de la France n'étaient « *pas forcément contraires* » à ceux de l'Amérique. « *Surtout, il est parvenu à s'imposer comme le partenaire d'Angela Merkel en Europe, alors que la France est beaucoup plus faible et endettée que l'Allemagne. Et, malgré*



**Philip Gourevitch.**

DR

*cela, il était alors très bas dans les sondages. Que s'était-il passé ?* »

Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité du journaliste. D'autant que Nicolas Sarkozy, comme Jean-Marie Le Pen (auquel le journaliste a consacré une longue enquête, en 1997), fait partie des figures qui l'intéressent. « *J'aime observer les gens qui sont de grands personnages, au sens littéraire du terme. Ceux qui prennent des positions que la plupart des autres cherchent à éviter. Ceux qui sont dans des logiques singulières, polarisées.* » Dans cette optique, difficile de passer à côté d'un président français « *tellement outrancier qu'il laisse peu de marge aux caricaturistes* ».

Selon Gourevitch, la trajectoire de Nicolas Sarkozy donne « *une perspective* » sur le pays qu'il dirige. Laquelle ? Eh bien, que ceux qui entretiennent des illusions sur la grandeur de la France à l'étranger se bouchent les oreilles : c'est l'histoire de la grenouille qui veut se faire plus grosse que le bœuf. Nicolas Sarkozy est « *petit et aspire à la grandeur* » ; son pays, quoique campé sur une histoire prestigieuse, n'est qu'un Etat diminué par son inclusion dans l'Europe. Le « *morceau* » d'un tout dont le chef finit toujours par poser bien gentiment ses mains sur un pupitre, à Bruxelles. « *Sur le papier, la France jouit d'une présidence tellement puissante que les Français considèrent leur chef d'Etat comme une sorte de roi républicain, élu non seulement pour gouverner mais pour régner. Or l'Union européenne*

**« Même parmi ses proches,  
je n'ai trouvé personne pour parler  
de Nicolas Sarkozy  
avec une admiration absolue.  
Mais c'est quelqu'un »**

**PHILIP GOUREVITCH**

*ne le permet pas* », écrit Philip Gourevitch.

Que lui reste-t-il, à ce président diminué ? « *C'est la personnalité qui fait la différence* », souligne l'auteur de *No exit*. « *Même parmi ses proches, affirme le journaliste, je n'ai trouvé personne pour parler de Nicolas Sarkozy avec une admiration absolue. Mais c'est quelqu'un.* » Plus dure sera la chute. Prenant appui sur les observations de ses interlocuteurs, l'auteur brosse le portrait d'une déception. Ou comment un homme qui avait promis le changement, un homme qui « *aime se mettre en scène* », « *aussi exhibitionniste et opportu-*



niste que stratège et adroit», comment cet homme-là s'est perdu dans un tourbillon d'images négatives, dès sa première année à l'Élysée. Affaires de cœur, affaires d'argent, affaires étrangères : 2007 a vu défiler Cécilia, le Fouquet's, Khadafi. « Cette année-là fut pourtant sa seule opportunité, avant la crise de 2008, observe Philip Gourevitch. Après, il a passé son temps à faire barrage. »

Sarkozy, qui souhaitait laisser son nom dans l'histoire, a perdu le nord, selon Gourevitch. « Il ne savait plus qui il était. » A la fin, cependant, c'est sans doute en regardant du côté de la postérité qu'il a voulu intervenir en Libye. « Laisser son nom sur une réforme des retraites, c'est bien, commente l'auteur, mais sur la chute d'un dictateur, c'est quand même autre chose. »

Parmi les aspects du discrédit, celui qui surprend le plus Philip Gourevitch est la question de l'argent. Nicolas Sarkozy, on le sait, a affiché un rapport décomplexé à la richesse. Or, en faisant parler des observateurs, le journaliste a découvert que la chose la moins pardonnable, en France, serait d'avoir gagné l'argent dont on dispose. Les héritiers sont absous : après tout, ce n'est pas leur faute. Mais les autres... « Tout le contraire des États-Unis », s'amuse et s'indigne l'auteur.

Drôle de pays, sur lequel il pose un œil sévère, notamment quand il évoque les relations entre la presse et le pouvoir : au *New Yorker*, explique-t-il, il y a un service de *fact checking*, « vérification des faits ». Tout ce qu'écrit un journaliste doit pouvoir être contrôlé par un autre journaliste, y compris les propos rapportés. « Or parmi mes sources, affirme-t-il, j'ai trouvé des officiels qui refusaient de se soumettre à cette procédure. Alors même que je leur garantissais l'anonymat, ils ne voulaient pas que leur nom soit communiqué à ce service, par peur qu'on ne parvienne à remonter jusqu'à eux. Comme si, pour la presse française, la protection des sources n'était pas un impératif aussi absolu qu'aux États-Unis. »

Vus par cet Américain, les Français sont des citoyens déboussolés, à la recherche d'une identité que la construction européenne a estropiée. D'où le mouvement en direction de Marine Le Pen qui, elle, « sait exactement qui elle est », analyse Gourevitch. La France incarne toutes les lignes de fracture du XX<sup>e</sup> siècle, analyse-t-il, dans ce qu'il y eut de meilleur et de pire. Mais au fond, pour lui, ni ce pays ni même l'Europe ne sont plus un centre du monde. « La tragédie de l'Europe a été de nous perdre, conclut Philip Gourevitch, en faisant référence à sa famille et à tous ceux qui émigrèrent vers l'Amérique. Mais l'inverse n'est pas vrai : pour nous, le fait de perdre l'Europe n'a pas été une tragédie. » ■